

Au moment où Loys rentrait dans sa chambre, le père Berneval le rappela.

—Viens donc m'embrasser, mon fils, mon bon Loys, dit-il.

Bientôt après, toutes les lumières disparurent dans la maison; mais, ce soir-là, la prière que Marguerite adressait d'ordinaire au ciel pour son père fut encore plus fervente que de coutume.

Aucune autre altercation ne survint entre les habitans de la maison de la rue du Gros-Horloge; pendant trois mois l'Ovidius Naso fut relégué dans un coin de la bibliothèque, et le maître et l'apprenti retournèrent à leur ouvrage sans songer plus à rien. Loys redoubla d'efforts, il termina sa rosace le même jour où maître Berneval termina la sienne. Quand le travail fut parfait et bien achevé, les deux travailleurs descendirent de leurs échafaudages et firent enlever toutes les planches. Alors les rosaces furent mises à découvert, Alexandre Berneval examina son ouvrage, puis celui de son apprenti.

—Loys, lui dit-il, je suis content, bien content, tu es mon digne élève.

Et il serra l'apprenti dans ses bras. Puis il ajouta :

—Marguerite est à toi, tu l'as bien méritée, mon bon Loys; Marguerite est à toi. Vrai Dieu, jamais aucun maître ne fit meilleur élève que toi; mais c'est qu'en vérité ta rosace est presque aussi belle que la mienne.

L'élève accueillit ces dernières paroles avec un singulier sourire, qui semblait exprimer beaucoup de chose; mais, après tout que lui importait sa gloire! Il avait tout fait dans un but seul et unique, il avait voulu mériter Marguerite. Aussi il ne répondit rien à maître Berneval, il se contenta de lui dire : Partons. Et ils partirent. Bientôt ils arrivèrent chez eux : Marguerite vint leur ouvrir; elle était pimpante et parée, comme pour un jour de noces, elle reçut en tremblant son père et son amant, car elle ignorait encore le résultat du jugement des connaisseurs.

—Embrasse ton fiancé, dit Alexandre Berneval, car il a beaucoup travaillé pour te mériter.

Et les deux enfans s'embrassèrent. Loys alla vite changer de costume, et se prépara à accompagner Marguerite à la messe que l'on devait célébrer à Saint-Ouen. Il lui offrit son bras. Ils arrivèrent enfin à l'église. Alors le saint sacrifice de la messe commençait. Or le prêtre avait déjà dit la préface, le Dieu adoré était descendu sur la terre, et les fidèles s'étaient tous agenouillés pour révéler la présence de celui qui fit au monde la grande révélation, l'Évangile, qui dit : Tous les hommes sont frères; ils s'étaient agenouillés sans comprendre son verbe et sa voix, car alors les fidèles étaient ignorans, les prêtres seuls étaient éclairés et savans. Enfin la messe s'acheva. Le prêtre dit son *Ite missa est*; et tous les assistants après une courte prière se précipitèrent vers la grille du chœur.

Alors ils purent voir les deux rosaces. Alexandre Berneval, Loys et Marguerite furent entraînés par la foule, et forcés, pour ainsi dire, de subir les jugemens que la foule, ignorante et cependant bon juge, allait porter sur leur travail. Ils suivirent donc. Chacun se pressait sous la lanterne, on voulait voir les rosaces, on voulait les voir à tout prix; le jugement allait se prononcer, le cœur de Loys et celui de Marguerite battaient bien fort. Berneval était moins agité qu'eux. Ils arrivèrent enfin vers les deux rosaces.

Tous les yeux étaient fixés sur la rosace du Nord! des murmures d'admiration s'élevaient de toutes parts. Chacun émettait ses opinions et disait sa libre pensée, bien pleine et entière.

—Sainte Vierge, quelle horreur, disait une femme, voyez donc un peu quelle différence de la rosace du Nord, avec celle du Sud!

—Oh! celle du Nord est sans contredit la plus belle, répondit sa comédienne.

—*La bestia!* murmura Alexandre Berneval.

—Les deux rosaces sont magnifiques, dit un amateur, mais sans contredit celle du Nord est la plus belle.

—Parbleu, messieurs, dit alors un architecte, l'une est d'un maître, et l'autre est d'un apprenti; la chose est claire et n'est pas difficile à deviner; on reconnaît facilement la rosace du maître, continua-t-il en montrant le travail de Loys.

Le sang empourprait les joues d'Alexandre Berneval. Un prêtre de Saint-Ouen vint à passer en ce moment.

—Justice à qui de droit, s'écria-t-il, à chacun sa gloire, à tout homme selon ses œuvres: voici l'œuvre d'Alexandre Berneval, et voici le travail de son apprenti Loys.

—En êtes-vous bien sûr, mon père? lui cria-t-on de toutes parts.

—Bons anges! si j'en suis sûr! répondit le prêtre, puisque c'était moi qui leur portais à manger de la part des révérends. En vérité, je vous le dis, voici l'œuvre du maître, et voici l'œuvre de l'apprenti. Il montra les deux rosaces.

—En ce cas, cria la foule, le disciple a mieux fait que le maître.— Tant mieux, dit un apprenti forgeron, tant mieux, et vivent les apprentis!

—Jacob, lui cria son maître, veux-tu t'en retourner à la boutique!

—Ce doit être pénible pour le vieux Berneval, dit un homme; un vieillard surpassé par un enfant!

Et les propos allèrent se croisant et s'échangeant de mille manières. Enfin, Loys et Marguerite purent se débarrasser de la foule qui les entourait, ils se retournèrent et ne trouvèrent plus Alexandre Berneval qui était près d'eux tout à l'heure; il avait disparu. Ils revinrent à la maison moitié tristes, moitié gais, ne sachant trop quel accueil le maître allait leur faire. Quand ils entrèrent, on leur dit que le maître s'était retiré dans sa chambre et qu'il avait défendu qu'on vint le troubler. Marguerite et Loys se regardèrent devant la porte, avec un étonnement mêlé d'effroi, et ils se regardèrent longtemps, puis se séparèrent.

Berneval était rentré dans sa chambre.

Vengeance! Oh! vengeance! cria-t-il avec désespoir, me voilà deshonoré à jamais; l'enfant en sait plus que le vieillard; il l'a vaincu dans la lutte, il a souillé sa couronne de cheveux blancs. Pourquoi donc travailler? A quoi m'a servi la noble ambition qui m'animait? Le sceptre, qu'un instant j'avais tenu dans ma main, s'est échappé, il est tombé pour passer aux mains d'un jeune homme; moi je suis le maître, il est le disciple et le disciple a fait mieux que le maître! j'avais déjà tant de gloire, et ma gloire s'est évanouie, et tout est passé, tout s'est dissipé comme une ombre! Oh! j'étouffe! j'étouffe!

Et il ouvrit la fenêtre. Deux hommes passaient en ce moment.—Tiens, dit l'un, voici la maison d'Alexandre